

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	2 (1908-1909)
Heft:	10
Artikel:	3 février 1809 - 3 février 1909 : Félix Mendelssohn-Bartholdy et son voyage en Suisse
Autor:	Humbert, Georges
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068806

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE : *Félix Mendelssohn-Bartholdy et son voyage en Suisse*, GEORGES HUMBERT. — *Mendelssohn et Schumann*, MAY DE RÜDDER. — La musique en Suisse : Suisse romande ; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : *Belgique*, MAY DE RÜDDER ; *France*, LÉON VALLAS. — *Association des Musiciens suisses* (Bourses d'études. Règlement de concours). — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

3 février 1809 - 3 février 1909.

Félix Mendelssohn-Bartholdy et son voyage en Suisse.

Göethe disait un jour du jeune Félix Mendelssohn : « Ce jeune homme est né sous une heureuse étoile ». Or le grand poète s'y connaissait en hommes et ce jugement à lui seul suffirait, si nous ne savions rien de la vie du musicien, pour nous faire comprendre le caractère essentiel de sa musique : l'aisance, une certaine grâce charmante et facile, l'abandon possible à celui-là seul qui jamais ne lutta. Qu'on relise tel passage de ses lettres de voyage, daté de Florence, le 23 octobre 1830, et l'on saisira mieux encore ce que j'entends :

« Je descendis donc gaîment vers Florence dans mon voiturin découvert, et, bien que je fusse malpropre et couvert de poussière, comme quelqu'un qui vient des Apennins, je n'en pris pas le moindre souci ; je passai sans aucune honte à travers une foule d'élégants équipages d'où les plus gracieux visages de ladies anglaises me regardaient en souriant. Riez, Mesdames, riez, me disais-je, cela ne vous empêchera pourtant pas de serrer bientôt la main (*hands shaken*) de ce roturier que vous regardez maintenant avec un dédain si superbe ; ce n'est qu'une question d'un peu de linge blanc et autres accessoires. Je passai également sans la moindre honte devant le Baptistère ; je me fis conduire à la poste, et j'y trouvai, avec une joie bien vive vos trois lettres, celles du 22 et du 3, et celle de mon père seul. Je me sentis alors parfaitement heureux, et, en me rendant le long de l'Arno au célèbre hôtel Schneider, le monde me parut plus beau que jamais. »

L'azur n'est pas seulement au ciel d'Italie, il est au fond du cœur de cet être lui-même, tout pétri d'un optimisme bienfaisant et durable. La vie ne jeta guère qu'un léger voile de mélancolie sur l'œuvre élégante et sereine du maître mort jeune et en pleine gloire. De cette vie je ne dirai rien. Lequel de mes lecteurs ne la connaît ?¹ Mais il en est bien peu, sans doute, qui lisent encore la

¹ Il suffira de rappeler que Félix Mendelssohn, né à Hambourg le 3 février 1809, est mort à Leipzig le 4 novembre 1847. A ceux qui voudraient des détails sur la vie et l'œuvre du musicien centenaire, je ne saurais trop recommander la fine et pénétrante étude de M. Camille Bellaigue, dans la collection des « Maîtres de la musique » (Paris, Librairie Alcan).

correspondance du maître¹ dont nous fêtons ces jours le centenaire, et je voudrais en extraire quelques passages empruntés au journal de voyage en Suisse. Ce journal qui va du 6 août au 5 septembre 1831, fut envoyé en deux fois par le jeune voyageur pédestre à sa famille. Il s'ouvre à Charney.

« Chères sœurs, écrit Félix Mendelssohn, bien que vous ayez lu toute l'Afrique de Ritter, vous ne savez pas, j'en suis sûr, où se trouve Charney. Prenez donc la vieille carte routière de Keller, et vous pourrez me suivre dans mes pérégrinations. Allez avec le doigt de Vevey à Clarens, puis suivez un trait qui va vers la Dent de Jaman. Ce trait indique un sentier, et là où vous passez avec le doigt, je suis passé ce matin avec mes jambes... Je vais déjeuner ici, et je vous écris dans une petite chambre de bois très proprette, en attendant que le lait soit chaud. J'apergois par la fenêtre la nappe brillante et azurée du lac... — *Après déjeuner.* Grand Dieu ! voyez un peu quel malheur ! L'hôtesse me dit à l'instant même, de l'air le plus désolé, que les hommes ont tous à faire et qu'il n'y a, dans le village, pour me montrer le chemin de la Dent et me porter mon paquet, personne autre qu'une jeune fille... A l'instant même arrive ma jeune paysanne coiffée de son chapeau vaudois ; elle est délicieusement jolie et se nomme Pauline... »

Les voilà partis. Et, le soir, après une course charmante, Félix écrit de Château-d'Œx, « à la lumière » :

« ... Jamais je n'oublierai mon voyage avec Pauline ; c'est une des plus jolies filles que j'aie rencontrées de ma vie, et avec cela, brillante de santé, pleine de sens et d'esprit naturel. Elle me raconta des histoires de son village, et moi je lui racontai des histoires d'Italie ; mais je sais bien quel est celui des deux qui a le plus amusé l'autre... Je dois terminer la journée d'aujourd'hui par un éloge du canton de Vaud. De tous les pays que je connais, c'est le plus beau, et celui où j'aimerais le mieux vivre si je devenais bien vieux. Les gens y sont si contents, ils ont l'air si heureux et le pays aussi !... »

A Boltigen, où il arrive le jour suivant, notre voyageur passe une très mauvaise nuit :

« J'y ai trouvé de la vermine comme en Italie, un coucou criard qui sonnait bruyamment toutes les heures et un petit enfant qui a hurlé toute la nuit. J'eus même pendant un moment, un certain plaisir à étudier la musique de cet enfant. Il criait dans tous les tons, exprimant tour à tour la colère, la rage et les larmes, et lorsqu'il ne pouvait plus crier, il faisait entendre un grognement sourd et profond. Qu'on vienne encore me dire après cela que l'on doit regretter les années de son enfance parce que les enfants sont heureux !... »

puis, à travers le Simmenthal, en chantant tout le jour sous la pluie, il atteint Weissenbourg. Spiez, Wyler, Unterseen sont les étapes suivantes. Les rafales ont continué plus terribles encore, une véritable trombe s'est abattue sur toute la contrée.

« Il ne s'agit plus de rire maintenant, et les choses ont tourné du plaisant au tragique, ce qui peut arriver si facilement par le temps qui court... Au lac de Brienz, il y a des éboulements de terre, tout est sens dessus dessous. J'apprends de plus à l'instant même que la guerre est déclarée en Europe ; le monde prend un aspect bien sombre, et l'on doit se trouver heureux d'avoir encore pour le moment une chambre chaude et un abri confortable comme celui que j'ai ici... »

Mais avant de trouver un gîte à Unterseen, Mendelssohn avait espéré pouvoir séjourner à Interlaken où il avait déjà passé quelque temps avec ses parents en 1822². On ne put ou ne voulut pas le loger :

« ... La belle hôtesse, naturellement changée et vieillie, se présenta bien sur la porte ; mais lorsqu'elle me dit que je ne pouvais pas loger chez elle, j'en fus plus contrarié que du mauvais temps et de tous les ennuis de la route. Cela me donna, pour la première fois depuis Vevey, une demi-heure de mauvaise humeur, et il me fallut chanter à trois ou quatre reprises l'adagio en *la bémol* majeur de Beethoven avant de revenir à mon état normal... »

¹ Cette correspondance a été traduite en partie par A.-A. Rolland (Paris, J. Hetzel et C^{ie}).

² Il affectionnait particulièrement ce coin de pays et c'est à Interlaken qu'il passa de nouveau l'été de 1847. Ainsi que le rappelle M. O. Bellaigue, le petit orgue de Rengenbergs, près de Brienz, est le dernier où se posèrent ses mains. Quarante-cinq ans plus tard, Clara Schumann s'y faisait conduire en pèlerinage.

A Unterseen, du reste, il se trouve fort bien et déclare qu'il peut y attendre la fin du mauvais temps :

« On m'a donné une chambre dans laquelle il y a un piano qui date de l'année 1794, et dont le son ressemble beaucoup à celui du vieux petit Silbermann qui se trouve dans mon cabinet à Berlin ; aussi l'ai-je pris en affection dès le premier accord, car il me fait penser à vous... J'ai encore, mes chères sœurs, de nouveaux chants en train ! mon principal chant en *mi* majeur, *En voyage*, vous est encore inconnu ; il est très sentimental... L'orage est passé et le ciel est aujourd'hui d'une pureté admirable. Si tous les orages pouvaient seulement passer, tous les cieux noirs se rasséréner aussi vite !... »

Et il écrit encore, il dessine, il compose le sonnet de Goethe : *L'Amante écrit*, sur des feuilles de papier à musique très fin que lui donne la fille du garde-forestier, et trois valses qu'il porte galamment (il le dit lui-même) à cette dernière. Puis il songe au départ et se décide à fermer une première fois son journal :

« Le soir est venu (c'est le 11 août), il fait nuit et j'écris à la lumière ; j'aimerais bien mieux frapper à votre porte et venir m'asseoir près de vous à la table ronde. C'est toujours ma vieille histoire ; toutes les fois que je me trouve bien quelque part et que j'y suis vraiment heureux, c'est alors que vous me manquez le plus et que j'ai le plus envie d'être parmi vous... »

Les fragments qui suivent du journal sont datés de Lauterbrunnen, le 13 août 1831, puis du chalet sur la Wengernalp, le 14, à dix heures du matin et de Grindelwald, le soir. Mendelssohn est profondément ému, n'en déplaise au fin boulevardier qu'est M. Camille Bellaigue, par les beautés sublimes de cette nature que son dernier biographe, parlant de « la grande, la grosse Suisse », traite d'« excessive et quelque peu mélodramatique ».

« Ce qui m'a le plus impressionné, écrit-il, c'est la largeur énorme, le développement prodigieux de ces épaisses masses, toutes ces tours colossales qui se succèdent, se tiennent et semblent se donner la main. Imaginez-vous avec cela tous les glaciers, les champs de neige, les pics resplendissants aux rayons du soleil, et sur d'autres chaînes, des sommets lointains qui leur font vis-à-vis et semblent les regarder ; cela doit, j'imagine, ressembler aux pensées de Dieu. Celui qui ne le connaît pas peut le voir clairement ici, lui et sa nature... »

Puis c'est une fête de lutte à laquelle il assiste, à Itramen, se mêlant à la foule des bergers et des montagnards ; c'est, sur le Faulhorn, une véritable tourmente de neige ; c'est Hospenthal, où il reprend son journal après deux jours d'interruption, car

« Le soir je n'avais que le temps de sécher et de chauffer devant le feu mes habits et moi, de bien dormir et de gémir sur le temps, comme le poêle derrière lequel j'étais blotti... »

ce qui ne l'empêche nullement d'écrire, quelques lignes plus loin :

« Quand je vois des gens qui traversent la Suisse en courant, et n'y trouvent rien de plus remarquable qu'ailleurs, si ce n'est qu'ils n'y ont pas toujours toutes leurs aises ; quand je les vois sans être le moins du monde émus ni ébranlés, regarder froidement les montagnes d'un air stupide, il me prend parfois une envie de les bâtonner. Il y a ici avec moi deux Anglais et une Anglaise, assis à côté du poêle ; — ils semblent être de bois. — Depuis deux jours que je suis le même chemin qu'eux, je ne les ai pas entendu dire une seule parole, si ce n'est pour se plaindre qu'il n'y ait de cheminée ni sur la Grimsel, ni ici ; quant aux montagnes qui s'y trouvent, ils n'en ont jamais soufflé mot ; tout leur voyage se passe à gourmander le guide qui se moque d'eux, à se quereller avec les aubergistes, et à bâiller de compagnie. Tout ce qui les entoure leur paraît commun, parce que tout est commun en eux... »

Avec des alternatives de ciel bleu et de pluie battante, notre voyageur suit la route du Gothard, arrive le 19 août à Fluelen et écrit, le 20, de Sarnen :

« Ce matin de bonne heure je me suis embarqué sur le lac des Quatre-Cantons par une pluie battante, et j'ai trouvé à Lucerne votre chère lettre... Comme elle ne contenait que des bonnes nouvelles, je suis reparti sur le champ pour faire un tour de trois jours à Unterwalden et au Brunig; de là, je reviendrai chercher à Lucerne votre prochaine lettre, puis je tirerai vers l'ouest et quitterai la Suisse. J'avoue que ce ne sera qu'à regret. Ce pays est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau... »

A Engelberg, les 23 et 24 août, Mendelssohn est « dans la plus gentille auberge qu'on puisse imaginer,... propre, bien tenue, très petite et tout à fait rustique... » Il se met à relire le *Guillaume-Tell* de Schiller, et comme il vient d'achever la première moitié de la première scène, il s'exclame :

« Il n'y a tout de même aucun art comparable à notre art allemand. Dieu sait d'où cela vient, mais je ne crois pas qu'aucun autre peuple soit capable de comprendre, à plus forte raison de faire rien de pareil à ce commencement... c'est divinement beau!... Quand j'aurai terminé, j'ai l'intention d'aller au couvent et de jeter un peu mes impressions sur l'orgue. »

Et le voilà qui s'en donne à cœur joie sur l'instrument qu'il aime entre tous et qui, le dimanche, remplit les fonctions d'organiste, à la grand'messe. Ecoutez-le encore raconter :

« ... C'était superbe. L'orgue est placé tout près du maître-autel, à côté des stalles du chœur réservées aux pères. Je pris donc place au milieu des moines comme un vrai Saül parmi les prophètes ; auprès de moi un bénédictin à la mine renfrognée râclait de la contrebasse et quelques autres du violon. Le *pater præceptor* se tenait devant moi, chantant les solos et dirigeant l'orchestre avec un bâton gros comme le bras ; les élèves du couvent, vêtus de leur froc noir, componsaient le chœur ; un vieux paysan tout racorni faisait sa partie sur un hautbois vieux et usé comme lui, et tout à l'autre bout du chœur deux autres, assis devant un pupitre, soufflaient tranquillement dans deux grandes trompettes ornées de houppe verte. Et avec tout cela, c'était plaisir de les voir ; on était obligé de prendre en affection ces braves gens, car ils avaient du zèle et faisaient tous de leur mieux. On donnait une messe d'Emmerich ; chaque note avait sa queue et sa poudre ; je jouai consciencieusement la basse générale de ma voix chiffrée ; j'ajoutai de temps à autre des instruments à vent quand je m'ennuyais, je fis aussi les répons, je me livrai à des fantaisies sur le thème qu'on m'avait donné ; enfin, sur la demande du supérieur, il me fallut jouer une marche, quelque dur que cela me parût sur l'orgue... »

Mais l'automne est à la porte et, à part une éclaircie dont notre musicien jouit pleinement du sommet du Righi, le ciel se fait de plus en plus maussade. S'en plaindra-t-il ? Nullement.

« Je suis presque, au contraire, tenté de m'en réjouir ; il y a toujours assez à faire même dans un trou comme Sargans — d'où il écrit, le 3 septembre, à midi — et par une pluie diluvienne comme celle d'aujourd'hui, car heureusement il n'est dans ce pays aucune localité, tant petite soit-elle, où l'on ne trouve un orgue. Celui d'ici est tout petit, à la vérité, l'octave d'en bas, au clavier manuel et à la pédale, est brisée, ou, comme je dis, estropiée ; mais enfin c'est un orgue et cela me suffit. »

Et comme à Engelberg, comme aussi à Wallenstadt, ailleurs encore, et plus tard à Lindau, à Munich, etc., Félix Mendelssohn s'adonne de plus en plus à l'étude du roi des instruments, honteux, dit-il lui-même, de ne pouvoir encore jouer les morceaux principaux de Sébastien Bach. La musique, mieux que jamais semble-t-il, se fit la grande rédemptrice. Rien ne pouvait atteindre celui qui constamment se réfugiait en elle. Après avoir raconté que « les quatre heures de route à travers les montagnes pour venir d'Altstetten (à Saint-Gall), ont été une véritable lutte contre les éléments déchaînés », il ajoute :

« C'est une chose singulière... cela ne me met pas de mauvaise humeur ; au contraire, je me réjouis toujours de ce que ces sortes d'inconvénients ne puissent rien sur moi... »

Jetons encore un coup-d'œil furtif sur l'idylle que le voyageur note en

passant à Trogen, où il entre chez le messager qui devait lui remettre ses effets :

« Je le trouvai chez lui dans une maison de bois nouvellement construite, d'une propreté admirable, et représentant le véritable idéal d'un intérieur suisse. Il était assis devant la table avec toute sa famille ; une douce chaleur se répandait dans la chambre et partout régnait un ordre parfait. Le vieux messager se leva, vint au devant de moi, me tendit la main et me força à m'asseoir ; puis il envoya dans tout le village chercher pour moi un porteur ou une voiture ; mais personne ne voulant marcher, il finit par me donner son fils... Une délicieuse petite fille à chevelure blonde faisait un travail à l'aiguille, la vieille mère lisait dans un gros livre, le messager lui-même lisait les derniers journaux ; c'était un tableau superbe. »

Suivons le musicien à Lindau où, de Saint-Gall, il s'est fait conduire en voiture et où, le soir, il trouve un orgue admirable et joue à cœur joie le merveilleux prélude de J.-S. Bach : « Schmücke dich, o liebe Seele... » Il ne nous restera plus qu'à entendre l'adieu humoristique par lequel il clôt son journal de voyage à travers notre pays :

« Le piéton mouillé et crotté vous fait ses adieux ; la prochaine fois il vous écrira en citadin, ayant cartes de visite, linge blanc et habit noir. »

C'est le 5 septembre 1831.

* * *

L'œuvre du maître dont nous commémorons ces jours la naissance, n'a pas gardé le moindre souvenir du « piéton mouillé et crotté », mais elle est tout imprégnée d'une atmosphère de fraîcheur, de pureté, de sérénité que l'on ne respire que sur les hauteurs. Et si nos cieux ne furent guère cléments au voyageur, ils ont du moins accueilli le musicien avec une faveur sincère et durable. Il n'est pas de piano qui n'ait vibré (hélas ! parfois comment !) au son des *Romances sans paroles*. Nos jeunes filles ont toutes chanté les *Duos* et nos chœurs d'hommes le *Wer hat dich, du schöner Wald*. La musique de chambre, les concertos de violon et de piano, comme les symphonies « écossaise » et « italienne » ou la musique du *Songe d'une nuit d'été* ont été et sont encore joués par toutes nos associations de concerts. *Elie, St-Paul* et le *Chant de louanges* sont au répertoire d'un certain nombre de sociétés chorales, petites et grandes. C'est montrer assez que nous considérons Félix Mendelssohn-Bartholdy sinon comme « l'un des musiciens tout à fait grands », du moins comme un de ceux « qui marchent immédiatement à leur suite ».

Il valait la peine, en ce moment, de le dire, ou tout au moins de le rappeler.

GEORGES HUMBERT.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro l'étude déjà annoncée de M. GEORGES BECKER : *Les ancêtres du piano*.

Mendelssohn et Schumann.

La claire et sympathique figure de Mendelssohn a eu le rare privilège d'être toujours entourée d'unanimes louanges, de juste estime et de profonde reconnaissance. Peu, de son vivant même, l'ont envie ou méconnu, et ses plus illustres contemporains de tous les pays, ont toujours proclamé ses hautes qualités de virtuose, de chef d'orchestre et de compositeur. Cette